

La périodisation (2h)

Proposition de Pascal FRAGU, lycées Claude Monet et François Ier, Le Havre

Le temps est, par nature, un continu. Il est aussi un perpétuel changement. De l'antithèse de ces deux attributs viennent les grands problèmes de la recherche historique.

Marc Bloch, *Métier d'historien*, Armand Colin, Paris, 1967.

Le nouveau programme d'histoire de seconde s'ouvre sur une entrée très novatrice et assez réjouissante puisqu'il invite dès leur première séance les néo-lycéens à une réflexion sur les grandes périodisations historiques et les grandes dates-clés qui en sont les marqueurs. Il s'agit en s'appuyant sur des repères déjà construits au collège et désormais clairement identifiés par les élèves d'introduire une réflexion sur le concept de temps historique. Cette ouverture, loin de constituer tant pour l'élève que pour le professeur un moment fastidieux de sempiternels rappels chronologiques doit au contraire s'appréhender comme un rare et trop court (la séquence ne dure que deux heures) moment où le professeur d'histoire explique le sens profond de sa discipline et introduit déjà chez le nouvel élève de seconde une démarche critique dont ce dernier fera l'apprentissage tout au long de sa scolarité lycéenne et dans sa future vie d'adulte et de citoyen. Car c'est par l'apprentissage scolaire de l'histoire que parvient à se structurer chez l'élève la conscience du temps. Cette première finalité de l'Histoire est clairement rappelée dans l'introduction du nouveau programme :

L'enseignement de l'histoire a pour visée la construction d'une réflexion sur le temps: outre l'acquisition de grands repères, l'élève doit comprendre ce qu'est un événement, une permanence, une continuité, une rupture, une mutation, une évolution pour saisir la manière dont des sociétés se transforment dans le temps.

Loin de proposer une histoire hors sol, la séquence doit donc se penser comme une boîte à outils à réutiliser par la suite dans le programme. Disons-le d'emblée cette entrée par le temps historique est ambitieuse car éminemment complexe. Le concept de temps est en effet polysémique.

Il renvoie tout d'abord au « temps conçu », c'est-à-dire le temps comme mesure quantitative d'une réalité abstraite : la seconde, la minute, l'heure, le jour, l'année, le siècle, le millénaire voire les années lumière. Le temps du physicien en somme mais qui n'est pas sans intérêt pour l'historien qui y verra le produit d'une civilisation, le reflet des mentalités spirituelles, religieuses d'une époque et qui permet dans une certaine mesure de poser aussi la question de l'altérité. La division de l'année en 10 prytanies dans le calendrier attique a ainsi directement inspiré le fonctionnement de la *Boulè* athénienne. De même la refonte du vieux calendrier romuléen par César en 46 avant J.- C. s'il répondait à des considérations pratiques (en se fondant sur le cycle solaire et non plus lunaire il permettait aux habitants de l'empire de disposer d'un système commun de mesure du temps) contient d'évidentes significations politiques : de tout temps le pouvoir a cherché à être maître des horloges. Le calendrier grégorien fut officiellement adopté par la République chinoise en 1912, et ce fut l'heure officielle de Shanghai et non plus celle de Pékin qui fut retenue pour l'ensemble du pays. La Chine faisait ainsi le choix de se mettre à l'heure de l'Occident. On pourrait aussi avancer sans trop se risquer que l'abandon par la plupart des pays musulmans du calendrier hébreu

(exception faite des fêtes religieuses) au profit du calendrier grégorien, s'il se fonde une nouvelle fois sur des considérations pratiques (le premier est fondé sur l'observation lunaire, le second sur l'astronomie) renvoie dans une certaine mesure à l'occidentalisation du monde. Fondamentalement le décompte du temps, qu'il s'agisse de règnes, de dynasties, de mandats est par essence une question politique : *Le but n'est pas de réaliser un inventaire mais d'introduire l'idée que le temps a lui-même une histoire.*

Le concept renvoie ensuite au « temps vécu », c'est-à-dire au processus de son appréhension par l'individu. C'est le temps de la mémoire, du journaliste. L'effondrement du mur de Berlin a constitué pour les spectateurs occidentaux qui ont suivi l'événement depuis leurs postes de télévision un véritable choc, bien plus que la chute de l'URSS en 1991, qui est pourtant la date retenue par les historiens comme fin de la guerre froide. Le phénomène n'est pas nouveau. La déposition par Odoacre de Romulus Augustule le 4 septembre 476 n'eut guère de retentissement au-delà de Ravenne, il ne s'agissait finalement qu'une usurpation parmi toutes celles ayant parsemé le Ve siècle, alors que le sac de Rome par les troupes d'Alaric le 24 août 410 constitua pour tout l'empire un traumatisme violent : Rome, inviolée depuis 390, Brennus et les oies du Capitole, était livrée aux barbares, la mère du monde assassinée. Du côté des Chrétiens, le sac de la Ville éternelle fut considéré comme un signe annonciateur de la fin des temps. Saint Jérôme écrit : "L'univers entier périssait dans la chute d'une seule ville. [...] Qui aurait jamais pensé que Rome, cette Rome qui dominait par la victoire dans toutes les parties de l'univers, s'écroulerait ; qu'elle serait tout à la fois et la mère et le tombeau de tous les peuples; qu'elle deviendrait esclave à son tour, celle qui comptait au nombre de ses esclaves l'Orient, l'Egypte et l'Afrique?"¹. Quant à Saint Augustin, il lui inspire *La Cité de Dieu*, un plaidoyer pour répondre aux philosophes païens qui accusaient les chrétiens d'être à l'origine du drame. De même la nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 a été vécue par les Occidentaux comme un véritable séisme et les contemporains de 1492 renaient davantage la prise de Grenade perçue comme une revanche sur la chute de la ville que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Le concept renvoie enfin au « temps historique » qui interroge l'événement et ses traces pour en déterminer, si possible, sa causalité, sa signification et sa portée. Pour Micheline Johnson, l'appréhension du Temps historique nécessite le développement de six habiletés² :

1. « Le recul » : soit la capacité à s'abstraire du présent.
2. « La chronologie » : soit la capacité à contextualiser un événement, à le situer par rapport à ce qui l'a précédé et à ce qui l'a suivi.
3. « L'évocation » : soit la capacité à mobiliser des références, des images, qui constituent autant de représentations mentales permettant d'identifier une période : l'Antiquité renvoie immédiatement aux temples, à la figure de l'*hoplite* grec ou du *légionnaire* romain, les château-forts, les cathédrales gothiques, le chevalier au Moyen Age, Versailles, les mousquetaires à l'époque moderne, les gratte-ciels ou les chars d'assaut à l'époque contemporaine. Ces représentations sont à interroger : le soldat gaulois qui combattait à Alesia n'avait que peu à voir avec l'image d'Epinal du guerrier débraillé et hirsute mais hormis

1 *Lettre à la vierge Eustochia* datée de 410.

2 Johnson, M. (1975). Le concept de temps dans l'enseignement de l'histoire. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28, (4), 483–516. <https://doi.org/10.7202/303392ar>

quelques détails techniques comme la forme de son bouclier était en réalité très similaire au légionnaire romain.

4. le « changement » : changements dans les costumes, dans les armes, dans les mentalités, changements de style architecturaux, de courants artistiques qui permettent de dater sans faire référence à une date. Ces changements peuvent être brutaux, rapides ou à l'inverse s'étendre sur plusieurs siècles : les révolutions industrielles du XIXe siècle, ou la controversée « révolution militaire » que Michael Robert fait courir de 1560 à 1660.

5. « l'évolution » : c'est-à-dire la faculté à comprendre que le présent est intimement lié au passé par tout un réseau de causes et de relations. Mais en ayant le soin de relativiser car comme l'écrivait déjà Marcel Reinhard en 1957 : *Tout est vain, si l'élève ne comprend pas que chaque instant du passé fut vécu en tant que présent, et que ceux qui le vivaient scrutaient leur avenir dans ce qui, pour nous, est aussi du passé. Le contenu de ce temps était alors indéterminé, les hommes s'appliquèrent à préparer, à rendre favorable, cet avenir... qui s'est accompli en passé depuis eux*³.

6. « La durée » : soit la capacité à percevoir dans l'Histoire sa continuité et ses permanences. On renverra en la matière aux travaux de l'école des Annales qui privilégiaient le temps long nécessaire à l'étude des mouvements économiques, démographiques, sociaux, culturels et recherchait des permanences au-delà des périodisations politiques. On pense notamment aux travaux d'Henri Irénée Marrou sur l'« Antiquité tardive » ou aux travaux de Jean Egret sur la « Pré-Révolution ». Un article récent de Christophe Hugoniot insiste par exemple sur la permanence des jeux romains dans les royaumes barbares des Ve et VIe siècle⁴.

Cette entrée par la périodisation renvoie donc à une approche chronologique assumée et franchement revendiquée par ce nouveau programme : *L'organisation du programme est chronologique. De même, les « points de passage et d'ouverture » mettent en avant des dates-clefs, des lieux ou des personnages historiques* afin de construire chez les élèves des repères simples, des balises clairement identifiables pour situer un fait passé et déterminer une époque. Elle réhabilite, dans une certaine mesure, la date et l'événement et s'inscrit très clairement dans ce « retour historiographique » que Jacques Le Goff appelait de ses vœux et qui est à l'œuvre dans la recherche universitaire depuis les années 1990⁵. Mais il ne s'agit pas d'un simple retour à une histoire politique d'avant l'école des Annales, à une histoire événementielle superficielle, « simple écume de l'histoire » pour reprendre l'expression célèbre de Marc Bloch et ainsi de réduire l'étude de l'Histoire à une succession discontinuée d'événements : *le but n'est pas de réaliser un inventaire*. D'une part parce qu'il ne s'agit en aucun cas de refuser la longue durée :

L'organisation du programme est chronologique; l'exigence de cohérence requiert des choix qui sont compatibles avec une vision large de l'histoire.

³ Marcel Reinhard, L'enseignement de l'histoire et ses problèmes, "Nouvelle Encyclopédie pédagogique" (Paris, P.U.F., 1957)

⁴ Christophe Hugoniot, « Le spectacle continue ! », *L'Histoire* n°458, avril 2019.

⁵ Jacques Le Goff, « Les « retours » dans l'historiographie française actuelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2322> ; DOI : 10.4000/ccrh.2322

Les thèmes qui couvrent la période allant du XV^e au XVIII^e siècle [...] ambitionnent de faire saisir aux élèves les grandes dynamiques politiques, culturelles, économiques et sociales qui sont au principe de la formation du monde contemporain

D'autre part et surtout parce qu'il invite à interroger les dates voire le cas échéant à les bousculer :

On montre que le choix de ces dates qui servent de marqueurs ne va pas de soi: ainsi, on retient 1453 ou 1492 pour les débuts de l'époque moderne, selon ce qu'on souhaite mettre en exergue.

Il s'agit de comprendre le sens de la construction d'un événement, d'une date. Car une date n'a de sens que si elle est vivante, elle est un signe et ne tient jamais lieu en soi de chose signifiée. Il en est de même pour les divisions traditionnelles de l'histoire en périodes. Comme l'écrivait déjà Henri Berr : *Toute coupure en histoire est évidemment factice. Rien ne finit, rien ne commence absolument. Il y a quelque chose d'absurde à délimiter une période par des dates rigoureuses. Fût-ce une révolution ou une mort, aucun événement ne rompt tous les fils avec le passé ou l'avenir*⁶. Il ne s'agit donc pas de choisir entre des dates, mais d'analyser leur signification, de chercher les critères de la périodisation.

Remarquons tout d'abord que les frontières bougent. En amont, les travaux des archéologues et préhistoriens depuis ces trente dernières années ont mis en évidence dans les grottes françaises et espagnoles l'existence d'une écriture pariétale constituée de pictogrammes, d'idéogrammes et de psychogrammes permettant de reculer l'invention de l'écriture à au moins 30 000 ans avant notre ère. A l'autre extrémité du spectre, on peut faire référence au concept récent et controversé d'« anthropocène » soit *une époque de l'histoire identifiée par la trace laissée par les activités humaines dans la stratigraphie, caractéristique de l'empreinte irréversible de l'humanité sur son environnement*⁷ que le météorologue Paul Crutzen fait commencer avec la première révolution industrielle et que plus récemment d'autres auteurs font débiter à la seconde guerre mondiale.

La périodisation est ensuite fonction du phénomène historique étudiée. En histoire militaire on préférera la date de 378 à celle de 476. En 378 à Andrinople (Turquie européenne), l'empereur romain Valens est vaincu par les Goths. Pour l'historien latin Ammien Marcellin, c'est la fin de l'Empire romain. L'infanterie romaine a perdu face à la lourde cavalerie des Goths qui s'impose désormais comme la reine des batailles préfigurant le Moyen Age. La défaite accélère la barbarisation de l'armée qui intègre massivement des Goths en échange de terres et d'une autonomie politique. Pour la première fois dans son histoire Rome renonce à romaniser. On pourra ensuite retenir la date de 1453 qui marque la fin de la guerre de cent-ans et qui voit l'artillerie turque jeter à bas les murailles de Constantinople. De même si l'historiographie française retient traditionnellement comme fin de l'époque moderne la date de 1789, « alphabet politique d'un monde nouveau » pour reprendre l'expression du député du Tiers-Etat Rabaut Saint-Étienne, , il faudrait rappeler que les historiens anglo-saxons lui préfèrent celle de Waterloo, le 18 juin 1815. Avec Waterloo, c'est le nouvel ordre décidé à Vienne qui se met en place. La défaite scelle la fin de l'hégémonie française en Europe au

6 Henri Berr, *L'Histoire traditionnelle et la synthèse historique*, Paris, Alcan, 1921.

7 Julie Le Gall, Olivier Hamant, Jean-Benoît Bouron, « Anthropocène », *Géoconfluences*, septembre 2017.
URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/a-la-une/notion-a-la-une/anthropocene>

profit de l'Angleterre, désormais première puissance politique et économique mondiale. Elle consacre aussi l'émergence de la Prusse autour de laquelle devait s'opérer un demi-siècle plus tard l'unification de l'Allemagne. Sur le plan militaire enfin Waterloo annonce les changements que devait subir la tactique devant la puissance accrue de l'armement. Le temps de la supériorité de l'offensive (le choc à la baïonnette, arme favorite des Français) est passé. Waterloo inaugure ainsi une ère de la tactique qui devait perdurer jusqu'en 1940 : celle de la primauté de la défense sur l'attaque. Comme l'écrit l'historien belge Henri Bernard en 1954 : *Pour longtemps, le feu posté va disqualifier la méthode du choc*⁸.

En histoire économique les travaux récents de Bryan Ward-Perkins⁹ mettent en lumière l'importante régression économique qui a accompagné au Ve siècle les invasions barbares. Selon l'auteur, le recul fut considérable et c'est la quasi-interruption des échanges à longue distance qui est en la cause : *la sophistication de la période romaine, en diffusant à grande échelle des biens de consommation d'excellente qualité, avait détruit les savoir-faire et les réseaux locaux*. Ainsi au VIe siècle, à l'époque d'Arthur, la Grande-Bretagne se retrouve-t-elle au niveau matériel de l'Age du bronze, avec la disparition de la vie urbaine, de la monnaie, du tour de potier et de l'architecture de pierre et de tuiles. En histoire culturelle, la chute de Constantinople s'est traduite par un exil massif d'érudits byzantins en direction de l'Italie et de fait une meilleure connaissance du grec qui sera à l'origine de l'essor de l'humanisme dans la péninsule. Encore que cette rupture doive être relativisée, les travaux de Jacques Verger et d'autres historiens à sa suite ayant bien mis en évidence le rôle des XIIe et XIIIe siècles dans la redécouverte, via l'intermédiaire arabe, des textes de l'Antiquité. En histoire économique c'est en revanche la date de 1492 que l'on retiendra comme émergence d'un commerce atlantique alors même que la Méditerranée passe sous domination turque, au moins jusqu'à la bataille de Lépante en 1572. On peut aussi faire de 1784 (brevet de la machine à vapeur de James Watt) l'année de naissance de la première révolution industrielle. En histoire religieuse enfin l'abolition du paganisme par Théodose en 391 ou la conquête arabe au VIIe siècle sont beaucoup plus déterminants en termes de rupture que 476. De même on retiendra les dates de 1453 ou de 1492 selon qu'on souhaite mettre en évidence l'émergence nouvelle d'une puissance non chrétienne en Méditerranée ou la reprise d'un élan missionnaire catholique. Pour clore l'époque moderne, enfin les dates de 1790 (Constitution civile du Clergé) ou de 1792 (la Convention vote une loi autorisant le divorce et adopte un calendrier laïque) font peut-être davantage sens que celle de 1789.

Proposition pédagogique :

On l'aura donc constaté, cette introduction au programme de seconde est riche de possibilités. Les pistes sont nombreuses et l'enseignant devra nécessairement opérer des choix.

La séquence proposée ici fait permettra de travailler plusieurs compétences :

- Se repérer dans le temps
- Contextualiser , mettre en perspective, mettre en relation des périodes différentes

8

Henri Bernard *La campagne de 1815 ou la faillite de la liaison et des transmissions*, Impr. méd. et sc., 1954.

9

Sur ce point, on lira avec intérêt le n°416 de *L'Histoire* « La chute de Rome ».

- S'approprier un questionnement historique, construire et vérifier une hypothèse sur une situation historique
- Procéder à l'analyse critique d'un document

En introduction de cette séquence introductive, on pourra tout d'abord rappeler les différentes datations, les différents calendriers, c'est-à-dire « le temps construit ».

- On pourra ensuite projeter pour un premier moment de travail le tableau *la Destruction de Thomas Cole* (document 1).

On demandera aux élèves de décrire brièvement la scène et d'identifier son sujet : la prise d'une ville. Puis on mettra en évidence les différents marqueurs permettant d'identifier cette ville et l'époque dont il est question : le temple du Capitole, le fleuve Tibre, la statue du légionnaire romain, les Romains en toge, le barbare barbu et vêtu d'une peau de loup ... Ces différents marqueurs devraient évoquer aux élèves la chute de Rome et les renvoyer à la date de 476. Or Thomas Cole ne fait ici absolument pas référence à la déposition du dernier des empereurs de Rome en 476 (il n'a pas lu Gibbon !) mais au sac de Rome par Alaric en août 410. A cette occasion on rappellera que cette date fut ressentie à Rome comme un véritable choc et on introduira la notion de « temps vécu ». Car avec le recul les Historiens n'ont pas retenu cette date mais celle de 476.

- Dans un second temps et à la lecture du texte d'Edward Gibbon (document 2) on rappellera ce à quoi correspond cette fameuse date de 476 :

On contextualisera tout d'abord Gibbon (historien anglais que l'on peut rattacher aux Lumières), puis les événements dont il est question : à la mort de Théodose en 395 l'empire romain est partagé entre ses deux fils. A la fin du Ve siècle l'empire romain d'Occident ne représente déjà plus que l'Italie. Les provinces de Gaule de Bretagne, d'Hispanie et d'Afrique ont cédé face aux barbares.

On résumera ou fera résumer ensuite le texte :

Odoacre, roi des Hérules, une tribu germanique, est un ancien dignitaire de la cour d'Attila. Entré au service des Romains, il entre presque aussitôt en conflit avec le chef de l'armée romaine d'occident Oreste. Il se fait proclamer roi par ses troupes le 23 août 476 puis bat et tue Oreste avant de déposer le 4 septembre 476, son fils Romulus Augustule qui devient donc le dernier empereur romain d'Occident. Respectueux des formes, Odoacre renvoie les insignes de la fonction impériale à Zénon, l'empereur d'Orient qui règne à Constantinople, signifiant de la sorte que les deux moitiés de l'empire romain sont désormais réunies. Avec la perte des parties occidentales, l'empire n'est plus « romain », mais grec dans sa langue et sa culture. Seule autorité à Rome, la papauté reprend progressivement à son compte l'héritage impérial et la vocation de Rome à gouverner le monde.

Le professeur expliquera ensuite le sens cette date : Edward Gibbon, à la suite des historiens chrétiens de la Renaissance, en fait la césure entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Juridiquement parlant, il n'a pas tort : dans les faits, la déposition de Romulus Augustule enregistre la mort de l'empire romain d'Occident. De plus d'un point de vue symbolique les deux prénoms de l'enfant empereur renvoient aux deux fondateurs de l'empire : Romulus et Auguste. La boucle est bouclée. Mais la date ne fait pas sens : Romulus Augustule n'est qu'un de ses nombreux usurpateurs qu'a connu Rome au Ve siècle et tant au niveau politique, religieux, social ou militaire, on ne peut en faire une rupture nette qui aurait fait basculer Rome dans la Barbarie.

- Dans un troisième temps à l'aide d'une carte des « invasions barbares » (document 3), on replacera la chute de Rome dans le temps long, entre le IV^e et le VI^e siècle et rappellera que plutôt que d'« invasion », les historiens (H. I. Marrou, Peter Brown) interprètent le phénomène comme des vagues d'immigration successives donnant naissance à des royaumes barbares sédentaires à l'origine de l'Europe médiévale. Des royaumes romano-barbares ont donc succédé à Rome au terme d'un processus voyant s'opérer la fusion des élites locales et étrangères.

On conclura ce travail par une définition plus générale du terme de date et de ce qu'elle signifie pour l'historien.

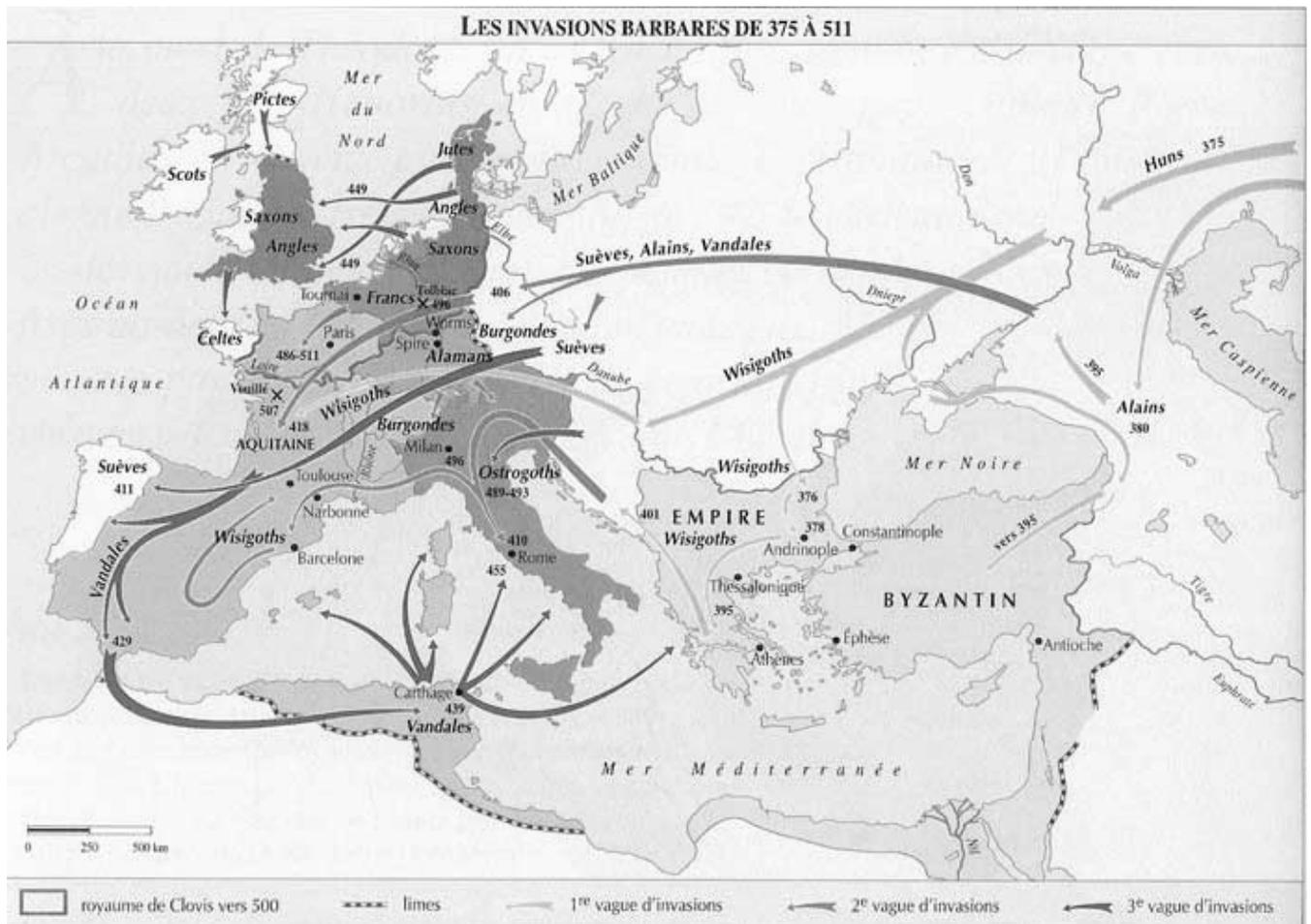
Dans un second moment, avec pour support une chronologie distribuée par le professeur, on demandera aux élèves répartis en groupes de classer les différentes dates dans un tableau à 5 entrées : histoire politique, militaire, économique, religieuse, culturelle, puis de réaliser 5 frises chronologiques avec des couleurs différentes.

Le professeur fera ensuite en guise de conclusion un corrigé de ce travail et un rappel des 4 grandes périodisations historiques.

Document 1 : Thomas Cole (1836), « *Le cours de l'Empire : la Destruction* », huile sur toile, 100 × 161 cm, New-York Historical Society Collection, New York, Etats-Unis.



Document 3 : Les invasions barbares de 375 à 511



Document 2 : La déposition de Romulus Augustule par le chef barbare Odoacre

Odoacre mena quelque temps une vie errante parmi les barbares de la Norique¹ ; l'intrépidité de son caractère et de sa situation le disposaient à tenter les entreprises les plus hardies. Lorsqu'il eut fait un choix, il visita pieusement la cellule de saint Severin, pour solliciter son approbation et sa bénédiction. La porte était basse, et la taille élevée d'Odoacre l'obligea de se courber ; mais à travers l'humilité apparente de cette attitude, le saint aperçut les signes de sa grandeur future, et s'adressant à lui d'un ton prophétique : « Poursuivez votre dessein, lui dit-il : allez en Italie ; vous vous dépouillerez bientôt de ce grossier vêtement de peau, et votre fortune sera digne de la grandeur de votre âme ». Le barbare, dont l'audace accepta et ratifia la prédiction, fut admis au service de l'empereur d'Occident et obtint bientôt un poste distingué dans les gardes. Ses mœurs s'adoucirent, ses talents militaires se perfectionnèrent et les confédérés de l'Italie² n'auraient pas choisi Odoacre pour général, si ses exploits n'eussent point établi la réputation de sa valeur et de sa capacité [...]

Les barbares étaient accoutumés à la royauté et les dociles italiens étaient disposés à reconnaître sans murmurer l'autorité qu'il consentirait d'exercer comme vice-gérant de l'empereur d'Occident ; mais Odoacre avait résolu d'abolir ce titre inutile et dispendieux ; et telle est la force des anciens préjugés qu'il lui fallut de l'audace et de la pénétration pour concevoir la facilité de cette entreprise. Le malheureux Augustule fut forcé de servir d'instrument à sa propre disgrâce : il signifia sa résignation au Sénat, et cette assemblée affecta encore dans son dernier acte d'obéissance à un prince romain, le courage, la liberté, et les formes de l'ancienne constitution. Par un décret unanime, le Sénat adressa une lettre à

l'empereur Zénon, gendre et successeur de Léon, et qui, à la suite d'une révolte passagère venait d'être rétabli sur le trône de Constantinople. Les pères conscrits reconnaissent l'inutilité, annoncent même ne plus conserver le désir de prolonger plus longtemps la succession impériale en Italie, et déclarent qu'un seul monarque suffit pour remplir de sa majesté et pour défendre l'Orient et l'Occident. Ils consentent au nom du peuple et du Sénat à transférer le siège universel de l'empire à Constantinople et renoncent basement au droit de se choisir un maître, seul vestige de l'autorité qui avait imposé des lois à l'univers [...]

Le dernier successeur des Césars réunissait par un hasard extraordinaire les deux noms du fondateur de la ville et de celui de la monarchie. Le fils d'Oreste porta et déshonora les noms de Romulus et d'Auguste. La généreuse pitié d'Odoacre épargna un jeune homme qu'il ne pouvait craindre. En le bannissant, avec toute sa famille, du palais impérial, il leur assigna pour retraite la maison de Lucullus située dans la Campanie et leur assura un revenu de six mille pièces d'or.

Edward Gibbon (1737-1794), *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, 1776.

¹ Norique : Sud de l'Autriche

² Cités de l'Italie